



Écrire au journal

L'Echo de l'Oranie

11 av. G. Clemenceau - 06000 Nice

ou echo.oranie@gmail.com

(mail réservé à cette rubrique)

J'aurais pu écrire encore des pages et des pages, condenser 52 ans de ressentis. Dur, dur.

1958 : Mon frère et mon cousin jouaient autour du Monument du souvenir pendant que je naissais dans une clinique du Boulevard Front de mer à Oran.

Mes souvenirs : des bruits de casseroles la nuit, un match de foot en bas des immeubles de Lescure, des lamelles en bois d'une passerelle de bateau qui se balançait au-dessus de l'eau noire, moi hurlant, terrorisée, ne voulant pas monter ; j'ai compris bien plus tard pourquoi je ne voulais pas partir et puis, enfin, ce sentiment diffus de peur et de mort imminente qui ne m'a quittée qu'à l'adolescence.

On sait que l'on est pieds-noirs, on vit tous les jours avec : on mange pieds-noirs, (pelotas, couscous, salade juive, etc.), on boit pieds-noirs (l'antésite, l'anisette), on prie pieds-noirs, on connaît les souvenirs de la vie si dure de la *abuela* veuve avec 3 enfants en 1941, on communique tous les jeudis de l'Ascension avec les Oranais et puis, un jour d'été, au détour d'une route qui descend de la Croix Valmer vers le Cap Camarat, un choc visuel et olfactif qui vous fait vous demander pourquoi on ne vit pas là. Car là est notre place et, sans comprendre pourquoi, cette odeur d'eucalyptus, de résine de pins et de mer vous laisse les jambes tremblantes avec cette boule dans la gorge. On se creuse la tête pour savoir pourquoi le corps et le mental réagissent si violemment et l'on comprend enfin que, même à 3 ans, on enregistre au tréfonds de soi le souvenir de sa terre natale perdue.

Je suis, avant d'être française ou espagnole, pieds-noirs, je n'ai honte de rien de ce que les anciens avaient construit là-bas, je ne referai pas l'histoire, l'histoire je l'ai transmise à ma fille qui porte en elle sa part pieds-noirs de notre

culture. Elle a gravi la côte à Nîmes toute petite déjà et un jour, elle avait 5 ans, au milieu de la foule dense qui montait en chantant derrière la vierge, elle s'est retournée vers moi et m'a dit : « C'est bien hein maman ? Ici tout le monde sent bon !!! » ; voilà, pour elle, c'était important que les personnes de sa communauté soient propres et sentent bon et, depuis, elle arbore fièrement sur sa voiture l'autocollant de sa part oranaise et pied-noir, elle prie la vierge de Santa-Cruz, elle cuisine les *makrouds* comme une pro et ne laissera jamais personne nous dénigrer ou nous salir.

Cathy

Je ne suis pas né en Algérie. Je ne connais pas l'Afrique. Né à Nice, fils d'une mère pieds-noirs et d'un père breton, je n'ai aucune légitimité pour juger, critiquer ou adopter une posture moralisatrice sur ce qui s'est passé « là-bas » !

Je n'ai jamais vécu ce qu'on a appelé « les événements » et je n'ai jamais connu aucune guerre. Pourquoi alors cette envie d'écrire ??? Moi qui n'ai participé en rien à cette Histoire...

Pendant longtemps, je ne me suis pas intéressé à la question de l'Algérie et le sentiment innocent de ne pas être concerné par le passé m'a fait vivre dans l'insouciance de l'instant, comme si rien n'était lié, comme si tout coulait de source sans logique véritable. Je ne retenais que les rires, les voix rassurantes, la musique des faitouts dans les cuisines. Tous ces petits riens qui agrémentaient les réunions familiales dans le sud de la France me confortaient dans l'impression que, chez nous, le bonheur n'avait jamais cessé de bruir depuis des siècles. Le silence pudique et protecteur de ma mère sur l'exode, la douceur apaisante de ma grand-mère, la force de caractère de mes oncles et tantes me faisaient croire que personne dans la famille n'avait jamais versé une seule larme.

Ce ne fut que bien plus tard - à partir de 20 ans environ - que je commençai à me poser des questions, à me remémorer certaines scènes, certains moments, certaines expressions, certaines attitudes. Chez ma grand-mère, chez mes tantes.

Des danseurs de flamenco dans des assiettes... sur les murs... bizarre... des photos du port d'Oran... Notre Dame de Santa-Cruz... des crucifix... Sainte Rita... une crèche géante qui va de la première à la dernière marche de l'escalier... ma grand-mère et ma mère qui parlent espagnol devant mon frère et moi qui ne comprenons rien... la mouna...

« - Mais, mamie, elle est espagnole ?

- Non, elle est française comme nous. Elle est d'Oran, mais ses parents Scotti sont venus de Procida près de Naples en Italie... Scotti, parce qu'il y a aussi des ancêtres écossais ? D'où le nom ! »

Des photos... pourquoi trente personnes sur un balcon ?...

« - Et papy ?

- Lui, sa famille venait d'Alicante, d'Alcoy plus précisément ».

Les événements... la kémie... on a tout laissé... tonton Calou a été prof d'arabe... les oncles de mamie avaient des prénoms grecs... Alors, ils étaient Grecs ?.. Non, on était Français là-bas... À Lens, il faisait froid... les mauresques... les bas-quartiers... la Marine... la neige à Mascara... les fellaghas... Aïn-Témouchent... Mais Oran, c'est l'Afrique ?... oui, mais aussi la France... rue d'Isly... les Harkis... des Alsaciens aussi, et même des Bretons à Oran... « les pieds-noirs à la mer... je vous ai compris... »

Je n'avais pas tout compris au départ. Puis, à force de lire, d'écouter, d'observer, de questionner, j'ai progressivement essayé de comprendre, d'apprendre, de me plonger dans cette Histoire interdite, aux multiples méandres, morcelée et toujours ouverte comme une plaie qui ne se referme jamais. De découverte en découverte, je suis passé par divers états : stupéfaction, frayeur, incompréhension, haine, révolte, aigreur, dégoût... Comme je l'expliquais en préambule, je n'ai pas vécu cette époque et mes mots seraient sûrement différents si cela avait été le cas. Je livre donc le point de vue d'un simple Français de France dans toute la subjectivité de son vécu et de son histoire familiale.

À tonton Claude
Erwan